

« La galère commence »
Narrations d'adolescentes sur les réseaux sociaux
«The hardship begins»
Narrations of teenagers on social networks

Pauline Beunardeau

Volume 48, Number 2, Fall 2016

Sociologie narrative : le pouvoir du récit
Narrative sociology: the power of storytelling

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1037723ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/1037723ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)
1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beunardeau, P. (2016). « La galère commence » : narrations d'adolescentes sur les réseaux sociaux. *Sociologie et sociétés*, 48(2), 237–259.
<https://doi.org/10.7202/1037723ar>

Article abstract

The phenomenon appeared four years ago, to the point that currently, hundreds of life stories — named « chronicles » — are circulating on the Internet. The authors, aged between 16-25 years old, are using *Facebook*, the famous social network website, to write and publish their stories. Followed by thousands of fans, they are trying to relate their life in the hood. For those young people from poor neighborhoods, writing and reading experience is part of the experience of « the thug life », as well as a reflexive work on it. After clarifying the nature of these narrative undertakings, this article proposes to explore one of them, in order to understand the specific way girls live the « thug life ».



« La galère commence »

Narrations d'adolescentes sur les réseaux sociaux

PAULINE BEUNARDEAU

Laboratoire de Changement Social et Politique (LCSP)
Université Denis Diderot, Paris 7
Courriel : paulinebeunardeau@gmail.com

UNE SENTENCE MILLE FOIS ENTENDUE : les adolescents ne savent plus écrire. Dans les collèges et lycées de secteurs populaires, les élèves semblent entretenir une relation de détresse, voire d'hostilité avec l'exercice scripturaire. Mais tandis que, sur l'estrade savante, les pédagogues sont absorbés par leurs débats, tout en bas, dissimulés sous les pupitres d'école, les doigts menus n'en finissent pas de pianoter sur des claviers de téléphones portables. Connectés à Internet, ces outils organisent une correspondance massive, au moyen notamment des « médias sociaux ». Paradoxalement, ces cliquetis frénétiques irritent les promoteurs de l'écrit. Car il y aurait Écriture (comme art) et écriture (comme occupation triviale et instrumentale). Or, plus fortes sont la dévaluation et la méconnaissance de ces usages, plus vaste est leur marge de créativité : parce que le geste correcteur et son tracé rouge n'y font jamais irruption, l'inhibition se lève et l'innovation se libère, dans une transgression mi-amnésique, mi-revancharde (Grignon et Passeron, 1989) des canons scolaires de « l'expression écrite » et des règles du « bon usage ».

Dans la lignée des travaux sur les « écritures ordinaires » (Dardy, 1990 ; Lahire, 1993 ; Fabre, 1993 ; Laé, 2008), j'ai souhaité porter attention à cette correspondance d'un genre particulier qui s'organise sous la forme de réseaux socionumériques (Stenger et Coutant, 2011 ; Chartier, 1994). De ces plateformes numériques, je délogerai

des productions narratives connues dans le milieu sous le nom des « chroniques de Facebook ». Elles ont été rédigées et publiées — en amateurs et sous une identité secrète — par des adolescents et jeunes adultes, ceux-là mêmes qui, dans les statistiques officielles, écrivent le moins (Donnat, 2009).

L'appellation de ces textes réfère au genre de la chronique romanesque. Les scripteurs s'inspirent en effet de leur vécu pour transmettre des séquences de vie de façon intermittente, de manière chronologique. Mais le récit, quel qu'il soit, ne se contente jamais d'étiqueter le réel ; il en construit forcément une représentation originale (Lahire, 2011 : 28). Partant, je m'intéresserai avant tout aux *usages* faits de l'activité narrative, en tant que procédé de *re-présentation* du monde social et du rôle singulier que chacun y joue en tant que *persona* ordinaire. Mon travail, en tant que sociologue, est alors d'interroger les significations que les énoncés prennent dans et par leur contexte d'énonciation, en l'occurrence le décor des cités. À cet égard, il m'a semblé que le concept de « galère » (Dubet, 1987), d'usage récurrent dans les chroniques, était le plus à même de définir la nature du lien que cet ensemble de « tactiques énonciatives » (Certeau, 1990) entretient avec le réel. La documentation savante exclut très souvent le point de vue féminin sur l'expérience « galérienne » ; c'est celui que je m'efforcerai d'atteindre.

Après avoir clarifié le type d'exercice narratif que sont les « chroniques », je vous inviterai à parcourir l'une d'entre elles : la *Chronique de Aliyah : L'amour à la Ghetto Youth*¹. Ce roman autobiographique a été mis en ligne par une internaute anonyme au cours de l'année 2011. Je l'ai sélectionné en raison de sa matière très riche² (ce texte, une fois reproduit et archivé, s'étend sur 430 pages) et de sa notoriété (à l'heure où j'écris, la Page qui abrite le récit rassemble 30 294 admirateurs³). Il s'agira ainsi d'observer l'œuvre, non dans son individualité, mais dans « ce qui la rattache à son espèce » (Veyne, 1971 : 83).

S'engager dans la lecture romanesque est une manière de *comprendre* l'autre, c'est-à-dire de « *se mettre à sa place en pensée* » (Bourdieu, 1993 : 1400), et ceci « non en élèves ou en savants, mais en hommes ; comme [avec] quelqu'un qui vous parle et non quelqu'un qui vous examine : sous le signe de l'égalité » (Rancière, 1987 : 22). Il me faut donc avertir : je ne prétends pas ici *expliquer* ou *décrypter* ce que l'auteure a voulu exprimer, car cela consisterait à poser sur ses énoncés le voile des « énoncés sur [l]es énoncés » et, en définitive, « à nier toute capacité du sujet [...] de dire lui aussi [de façon autonome] : "et c'est cela que je perçois" » (Devereux, 1994 : 17). En retranscrivant⁴ la narra-

1. [www.facebook.com/Chronique-de-Aliyah-Lamour- % C3 % A0-la-Ghetto-Youth-315623838456629/?fref=ts](http://www.facebook.com/Chronique-de-Aliyah-Lamour-%20C3%A0-la-Ghetto-Youth-315623838456629/?fref=ts), consulté le 4 janvier 2016.

2. Cette chroniqueuse est l'une des rares à avoir mené l'entreprise à son terme. L'inachèvement est, à quelques exceptions près, un trait caractéristique des chroniques. Aliyah, à l'inverse de beaucoup, reconnaît son goût pour l'exercice de la « rédaction de français ». Son écriture s'en ressent.

3. La fonctionnalité « j'aime » permet aux utilisateurs du site de déclarer leur intérêt pour des Pages et des contenus, ce qui génère des chiffres de popularité visibles par le public.

4. Pour faciliter la lecture d'un public culturellement éloigné de la cible des auteurs, j'ai choisi de modifier la syntaxe et de réhabiliter les normes de l'orthographe. J'insérerai en outre, entre crochets et en italique, des termes équivalents aux expressions argotiques et/ou issues de langues étrangères.

tion d'autrui, je voudrais simplement condenser une expérience de lecture, dans le but de transmettre un appétit d'exploration et, finalement, le plaisir d'entrer « de biais »⁵ dans notre monde social afin de le contempler sous un nouvel angle.

1. DES RÉCITS À LA MARGE

1.1 Les chroniques de *Facebook*

Pour moi, c'est un geste évident : j'accepte les unes après les autres les « demandes d'ajout » à ma liste de contacts *Facebook*, émises par les adolescents que je fréquente. Ces 54 internautes, je les ai rencontrés entre 2009 et 2011, au cours d'une recherche ethnographique dans un collège de quartier populaire situé dans la ville de Paris. Bien qu'il soit coutume, pour un ethnologue, d'entrer dans le quotidien des personnes au contact desquelles il escompte tirer quelque compréhension du monde social, c'est ici l'inverse qui est vrai. Par le biais de l'outil numérique, mes partenaires de recherche ont pris place — une place relativement exigüe et cloisonnée, mais stable — dans le cadre de ma vie ordinaire, depuis maintenant quatre ans. Au fil des jours, j'explore leurs dépôts de sons, d'images et de textes avec cette forme particulière de lecture navigante — butinante, discontinue, distraite — à laquelle invite le dispositif d'Internet. Je découvre alors leur appétit, quasi unanime du côté des filles que je côtoie, pour une abondante documentation profane. Il s'agit de récits de vie — des « chroniques », comme on les appelle. Elles circulent par centaines⁶ en circuits fermés⁷, rédigées et publiées en ligne par des jeunes gens se revendiquant de la culture du « ghetto ».

L'engouement des adolescents et des jeunes adultes pour ce type d'initiative — lancer, morceau par morceau, à l'instar d'un roman-feuilleton, sa propre chronique sur *Facebook* — explose brusquement au cours de l'année 2011 ; il se maintient en 2012 ; puis, il s'effondre tout aussi brutalement, avec la disgrâce d'un phénomène démodé. Les plus en vogue rassemblent un public de plus de 40 000 fans, les lecteurs pouvant interagir avec les auteurs pour exprimer leurs avis et leur enthousiasme. Ce succès suit toutefois les lignes redéfinies du « grand partage » (Fabre, 1993 : 11) : celles qui opposent le public des écrits académiques à celui des écrits populaires, carnavalesques, transgressifs⁸. En effet, pour pénétrer dans « le monde des chroniques », pour

5. Selon la formule de Patrice Pluyette pour définir l'expérience littéraire (Tessarech, 2015).

6. En raison du caractère souterrain et instable de cette production, il est difficile d'en estimer le volume global. Des passionnés ont toutefois constitué des bibliothèques numériques dans le but de recenser et de promouvoir ces textes. La plus aboutie recense 259 œuvres (Le monde des chroniques, www.facebook.com/LeMonde-DesChroniques-Tu-cherches-une-chronique--204448072985994/, consulté le 4 janvier 2016).

7. Les textes sont en accès libre mais le non-initié ne les découvre pas aisément. Le plus souvent, il en prend connaissance par le biais des interactions numériques avec les membres de son réseau initial. Une fois ouverte la Page d'un chroniqueur, le visiteur averti doit ensuite cliquer sur les vignettes d'un album photo numérisé. À chaque image correspond un épisode inséré (on pourrait presque dire : dissimulé) dans la rubrique des « commentaires ».

8. Ce succès a toutefois attiré certains éditeurs. Au moins deux de ces chroniques ont été publiées (Laila, 2014 ; Bibimoune, 2013).

y inscrire son histoire et déchiffrer celles des autres, pour ressentir et partager avec la communauté des lecteurs l'attente impatiente du prochain épisode, il faut venir de la « tess » [cité], toile de fond commune à toutes les intrigues romanesques.

Commentaires de lectrices (Page *Chronique de Aliyah*):

NOUNOU: Wallah [franchement], la suite, sinon j'vais mourir! Hier, j'ai commencé la chronique, je l'ai terminée c'matin, tellement j'ai kiffé [adoré]! S'il te plait, si t'es pas fatiguée, la suite s'teuu plaaaaait! ♥ ☺

FAARAH: J'suis amoureuse de ta chronique, mdr⁹! Tous les soirs, jusqu'à 2h du mat', mdr! J'lâche pas!

AÏCHA: Même moi, j'suis accro!! J'dors même plus! Mdr

SOUKEYNA: Une longue suite! ♥♥ I LOVE TA CHROOOO [chronique]!! ♥♥♥ C'est ma drogue, mdr!! ♥♥

Mû par son désir d'identification, le passionné peut trouver ses repères dans le système de signes dont l'univers des chroniques est porteur. Par le choix du titre (à travers le prénom du protagoniste, la référence au thème et au décor de l'histoire et l'usage éventuel de catégories identitaires¹⁰) et par l'iconographie qui accompagne le texte, les écrivains amateurs exposent d'entrée de jeu une part de leur identité. Aussi voit-on se former, à l'intérieur de la configuration d'ensemble, des segments de territoires. Il existe par exemple, dans cette cartographie à dominante féminine, des lieux réputés plus masculins (où l'on pourra satisfaire, entre autres, un appétit pour les histoires de petit banditisme). On remarque d'autre part que des ramifications se constituent autour du marqueur des « origines », que les chroniqueurs et leurs visiteurs mobilisent souvent comme un élément de reconnaissance mutuelle. Mais si l'on porte une attention minutieuse aux interactions des participants, on est frappé par l'inconsistance de ces apparentes frontières: s'ils possèdent bien des territoires de prédilection, ces lecteurs « extensifs » (Chartier, 1994) circulent sans arrêt entre les différents univers¹¹. Ces jeux de frottement, qui traduisent la culture composite des grands ensembles, se retrouvent dans les récits eux-mêmes, où des identités plurielles se mettent en scène¹².

1.2 L'exigence de vérité

1.2.1 Des « histoires vraies »

Est-ce que c'est une « histoire vraie »? Cette question récurrente témoigne d'un goût intransigeant pour l'authenticité. Mais le public n'exige pas la *vérité* au sens où les scientifiques l'entendent. Un certain contingent de « choses rajoutées », selon l'aveu

9. « Mort de rire ».

10. De nombreux titres mentionnent les origines du protagoniste (*Chronique d'une sri* [sri-lankaise], *Chronique d'un malien*...).

11. Ce constat vaut pour la « division » observée entre les univers féminins et masculins.

12. Cela transparait, là encore, dans le titre de certains récits: *Chronique d'aya renoie* [noire], *dingue d'un rebeu* [arabe], *Chronique d'une congolaise en couple avec un malien et love d'un algérien*...

serein des auteurs, n'offusque personne. L'important est qu'elle reflète, non pas la réalité telle qu'elle *est*, mais la réalité telle qu'elle a bien été *vécue* par un semblable.

Commentaire d'une lectrice (Page *La chronique de Aliyah*):

FOLLOW: [...] J'aime ta chro [*chronique*]. J crois pas qu'elle soit réelle, [*ce sont*] pas des trucs qui te sont arrivés. Mais y'a des bays [*choses*] qu'c'est impossible à inventer. Tu t'es sûrement inspirée d'la ive [*vie*] de quelques gens, c'est pour ça que je continue à te lire...

On trouve ainsi, dans ces chaînes de récits, une déclinaison de sous-genres qui comprend, au premier pôle, des « histoires vraies » (certaines relatent un drame vécu, tel qu'un mariage forcé, et d'autres, les événements du quotidien [déceptions amoureuses, relations familiales, mésaventures avec l'école ou la police, frasques de la bande de copains-ines...], à la manière de journaux intimes rétrospectifs), et, au second pôle, des « chroniques fictives » revendiquées comme telles (souvent nourries par des intrigues de kidnappings, de quêtes amoureuses et de déboires associés à la « thug life »¹³).

En partageant les événements les plus infimes et dérisoires de son existence (comme les routines du lever et du coucher, souvent décrites avec force détails), le lecteur s'imprègne de l'univers quotidien du protagoniste, dont il aime penser qu'il coïncide avec celui de l'auteur.

Commentaires (Page *Chronique de Aliyah*):

LAURA: Magnifique chronique! J'étais là sans vraiment l'être.

FATIMA: Wallaaah [*franchement*], c'est hella [*génial*], j'ai eu l'impression de vivre ton histoire!

Les motivations d'écriture d'Aliyah font apparaître cette quête de partage et d'intimité:

Si je fais cette chronique c'est que tout d'abord, je suis une grande lectrice de chroniques. J'en ai lues des quarantaines, je dirais [...]. Chaque soir dans mon lit [...], je lis ce que cette personne a enduré, ses hauts et ses bas, les coups durs de la vie, ses problèmes personnels, familiaux, etc., et j'admire cette personne qui est juste un(e) chroniqueuse/chroniqueur parmi tant d'autres. Certain(e)s m'ont même faite pleurer... C'est pour vous dire que j'suis une grande fan, on va dire.

Et d'autre part, c'est parce qu'aussi on m'a conseillé de le faire. On m'a souvent dit qu'on aimait ma manière d'écrire ou de raconter ce qu'on appelle aujourd'hui mon passé. Mais bien sûr, ces personnes n'ont lu que mes rédactions de Français, où le monde littéraire, et langage soutenu/courant ne rime pas forcément avec familier et vulgaire de la vie de tous les jours et encore moins à celle des quartiers ou ghetto. Donc je vais faire de mon mieux pour vous raconter et vous mettre dans la peau du personnage, soit moi.

13. La notion de « thug life », issue du hip-hop américain, désigne le mode d'existence rude associé aux cadres de vie marginalisés. Elle est assez proche de l'idée de « galère » en France.

1.2.2 Un style authentique

Le lecteur doit abandonner toute posture condescendante; c'est la condition pour lui ouvrir les portes de son intimité. Medhi avertit: «j'accepterai aucune insulte. Vous avez le droit de pas aimer, j'dis pas, mais dans ce cas, mehlich [*tant pis*], lisez pas, et c'est tout¹⁴!» Si l'on s'accorde quelques licences à l'égard des conventions de l'écriture lettrée (orthographe, ponctuation, règles de syntaxe et de conjugaison, usage exclusif du code graphique institué), c'est en vertu de la relation de familiarité qui unit l'énonciateur à ses destinataires (nous verrons qu'Aliyah nous interpelle comme « frères et sœurs»). Ce cadre d'égalité et de confiance (Bidart, 1997) instauré par le narrateur autorise un « abandon confiant » (Bourdieu, 1979) qui transparait dans les nombreuses fautes de frappe. C'est aussi un moyen de mettre à l'aise le destinataire, afin qu'il se sente en terrain connu, à l'encontre de l'écriture « bourgeoise » des livres d'école. Certains s'excusent des « fautes »; d'autres les assument, soit comme l'expression d'un goût, ou plutôt d'un dégoût (« désolée pour les fautes. J'ai jamais aimé l'école, donc l'orthographe... »¹⁵), soit comme une marque de distinction (« salam [*salut*]. Je suis pas écrivain, mais les fautes que vous verrez, c'en n'est pas. J'ai un orthographe bien à moi¹⁶. »).

1.3 Expérience d'écriture et expérience de la « galère »

Dans la vie, rien n'est dû au hasard; cette conviction affleure dans la plupart des récits, comme dans cette ouverture du roman d'Aliyah: «j'vis ma vie tranquille, ma petite routine [...]. Tout ça va être bouleversé [...]. Mais après tout, c'est le Mektoub¹⁷ [*le fatum*], non? Je dois juste le vivre comme il est écrit.» Pour cette chroniqueuse qui se réfère souvent au thème de la volonté divine¹⁸, raconter son histoire revient manifestement à retracer le fil d'une destinée, d'une détermination. L'idée sous-jacente, dans les chroniques, est toujours que l'expérience pénible de l'adolescence — dépeinte comme une entrée dans la « galère » — est pour ainsi dire une fatalité. Indissociable

14. Chronique de Medhi: A force de m'aimer, j'ai fini par me détester, www.facebook.com/Chronique-de-Mehdi-A-force-de-trop-maimer-jai-fini-par-me-detester-352610491498826/?fref=ts, consulté le 4 janvier 2016.

15. Chronique de Sarra, battu violée mais Aimer, www.facebook.com/Chronique-de-Sarra-battu-viol%C3%A9e-mais-Aimer-238042376220946/, consulté le 4 janvier 2016.

16. Chronique de Camélia: Un amour de ghetto, www.facebook.com/Chronique-de-Cam%C3%A9lia-Un-amour-de-ghetto-150360745065750/, consulté le 4 janvier 2016.

17. Cette notion, issue de l'arabe بؤوتكم (littéralement: « ce qui est écrit »), provient de la culture islamique. Elle se réfère implicitement, chez les musulmans, à l'idée d'une destinée fixée par Dieu.

18. J'ai rencontré des références à la religion dans 11 chroniques (mon échantillon en comporte 39), le plus souvent sous une forme allusive et disséminée. Il existe néanmoins un sous-genre de chroniques résolument consacrées au thème de la rédemption par l'islam (en 2012, la Page « Le monde des chroniques » en recensait 12). Je perçois pour ma part une continuité entre l'attachement de nombreux jeunes de quartiers populaires à la dimension spirituelle et rédemptrice de l'islam (Kepel, 2012) et le rapport que les chroniqueurs entretiennent à l'entreprise narrative. Chez ces derniers, le récit de soi s'apparente souvent à un procédé de résilience, apte à métaboliser les erreurs, les échecs, les souffrances et les difficultés, pour en faire des ressources positives dans le temps présent de l'écrivain.

d'une certaine conception de la vie comme *épreuve*, la prise d'écriture semble naître du besoin ressenti de démonter, pour l'interroger, la mécanique inflexible de l'existence sociale et de donner du sens, si ce n'est de justifier les tourments subis en les resituant dans le cadre d'une épreuve salutaire¹⁹. Pour les filles, la « galère » — forme de « désorganisation » de l'existence tant personnelle que collective (Dubet, 1987) — n'a pas pour décor les cages d'escalier d'un immeuble, mais les quatre murs d'une chambre à coucher. Elle s'éprouve dans l'isolement, dans le confinement intime d'un dialogue intérieur, dont la prise d'écriture est le prolongement :

*Chronique de Sabrina: cerise sur le ghetto*²⁰

On est le 20 Avril 2011. C'est le soir, j'ai rien à faire, j'arrive pas à dormir. Y paraît que j'suis insomniaque, mdr! J'suis là, allongée, l'ordi sur les cuisses et je tombe sur une Chronique. [...] Une Chronique? Mdr, azi [vas-y] ça fait tiep [pitié] wesh [franchement]. Tu racontes ta vie à des gens que tu connais pas... Ptdr! Azi, ça sert à rien. Pis même, j'vais raconter quoi? D'ma vie? Azi, j'me dis: « dors Sabrina, tu vas encore galérer à te réveiller ». Alors je pose l'ordi, et j'me couche à côté de Monsieur. Je touche mon ventre... Sa mère²¹, j'suis enceinte et je galère! [...] J'le regarde et j'me dis que putain, j'ai une de ces chances, putain, c'est l'homme de ma vie. C'est pas évident, ça n'a jamais été évident, j'aurais jamais pensé que ce serait lui, mais c'est lui! [...] Alors vers 2 heures du matin, je reprends l'ordi, et j'me dis: j'vais faire une Chronique moi aussi, mdr. Histoire que j'me foute bien la honte! Et j'réfléchis. Par où commencer? J'ai un peu galéré dans ma vie... Mais par où commencer? [...] Je commence. J'écris. Je n'ose pas publier. J'vais me taper une de ces hontes, mdr. Mais j'publie, vazi, j'fais ça anonymement, comme ça j'me ficha [ridiculise] pas... [...] 50 personnes aiment, puis 100, puis 1000, puis 6000! Bordel, 6000 personnes qui aiment ta iv [vie]? Les oufs [fous] wallah [franchement]!

Les notions omniprésentes de « galère », de « ghetto » ou de « thug life » évoquent un environnement hostile qui « ne fait pas de cadeaux » aux individus et les oblige par conséquent à lutter pour s'en sortir, par opposition au milieu des « bourgeois », dans lequel les sujets disposent dès la naissance de tout ce dont ils ont besoin pour réussir. À ce monde extérieur²² s'oppose un « nous », dans lequel Aliyah semble inclure ses lecteurs :

Vous verrez par vous-même que ce que je raconte dans cette chronique n'est que l'image de la vie de tous les jours, dans le monde où on vit, notre quotidien, et tous les problèmes qui peuvent nous arriver. Notre vie ne se résume pas à « Amour, Gloire et Beauté ». On n'est pas tous riches, on n'a pas des amies à la hauteur de nos espérances, et encore moins l'amour à la série Américaine. Nous, on est loin de tout ça. Nous c'est réel, et c'est ça qui est bien le pire.

19. Dans les rares histoires menées jusqu'à leur terme, le dénouement exprime toujours la dignité d'être parvenu à une forme de sagesse morale.

20. www.facebook.com/media/set/?set=a.1445985832333401.1073741872.1390514637880521&type=3, consulté le 4 janvier 2016.

21. Interjection exprimant ici la stupeur.

22. La catégorie des « bourges » ou « bourgeois » rappelle beaucoup ce que Richard Hoggart (1970) écrivait au sujet du monde des « autres » perçu par les classes populaires : elle désigne elle aussi « un groupe occulte et puissant, qui dispose d'un pouvoir presque discrétionnaire sur l'ensemble de la vie » (p. 117) ou, pour employer les termes d'Aliyah, l'univers indéfini des « gens qui ont les moyens ».

Dans les pages qui suivent, je propose de suivre l'engrenage de la « galère » au féminin, tel que vécu et narré par Aliyah, et tel que commenté par ses lectrices²³.

2. UN DESTIN MALHEUREUX

2.1 Vers « une vie meilleure » ?

Présentation

[...] Il y a tout d'abord ma petite famille ♥.

_ Younes, mon grand frère, 27 ans. [...] C'est celui qui a le plus réussi dans la famille, notre exemple²⁴.

_ Nabil, mon grand frère aussi, 23 ans. [...] Il traîne souvent dehors. [C'est] celui qui vient juste pour ramener les problèmes, mais c'est un frère protecteur [...] ♥.

_ Et enfin Leïla, 14 ans, ma petite sœur. [...] Beaucoup de disputes, mais si il y a pas de disputes entre sœurs, y'a pas d'amour.

[...] Puis il y a Moi! Aliyah, 18 ans²⁵. [...] [Je suis] comme toutes ces filles que je qualifierais [de] banales.

[...] Le meilleur pour la fin : MA MAMAN FATIMA ♥

Une grande femme, Mashallah [*grâce à Dieu*], qui a vécu et enduré pleins de problèmes, et qui a toujours su nous défendre et nous protéger malgré les conflits familiaux. Elle a toujours essayé de prendre la place du père qu'on a perdu.

Car oui, mon père est mort il y a 5 ans, suite à un accident de travail. Mon p'tit papa, celui qui nous a appris le respect, le droit, la justice, la tolérance, et la religion Mashallah [*grâce à Dieu*]. Un homme cultivé, et toujours là pour les siens, il voulait qu'on ait une vie meilleure, il nous a laissé la sienne contre la nôtre.

[...] Pour ma mère, l'école, c'est très important. On devient rien sans, elle veut que tous ses enfants deviennent des personnes haut placées dans la société, pas comme mon frère Nabil, qui a tout raté! [...] Ma mère, c'était son rêve. Mais franchement, entre nous? Ma famille n'a pas été plus [loin] qu'un bac +2, et encore, [...] Nabil, lui, c'est un bac -8. Même les petits calculs de 4^e, il saurait pas vous les aligner, tellement il est teubé [*idiot*] dans sa tête.

[...] J'vis dans un petit endroit en France. [...] On va dire que c'est une ville pour les gens qui ont les moyens. Les quartiers, [populaires] ici, ça existe, mais juste un ou deux, et encore, ils sont pas très pauvres comme on le voit à la télé.

J'suis en 1^{ère} générale STG²⁶. C'est généralement où il y a pas mal d'arabes, mais chez moi, il y a plus de français que de Magrébins. Il faut dire que dans ma ville en général, il y a pas beaucoup d'arabes. Tous des Pauline, Lucas, Lucille, machin...

23. J'ai bien entendu opéré une sélection dans ces commentaires, qui s'élèvent parfois à des centaines pour un seul épisode.

24. Marié et financièrement autonome, il ne vit plus avec la famille et ne réapparaîtra qu'au dénouement.

25. Nous saurons plus tard que son personnage a 17 ans au commencement de l'histoire.

26. Sciences et Technologies de la Gestion.

J'vis ma vie tranquille, ma petite routine, donc ma bulle. J'suis pas très bonne à l'école, donc on va dire que j'ai à peine le niveau, mais j'ai les capacités selon mes profs.

[...] [Mais] tout ça va être bouleversé, une nouvelle va changer ma vie...

2.2 Déchéance sociale

Depuis quelques jours, je voyais l'état de ma mère se détériorer, elle était de plus en plus... faible [...]. Elle mangeait rarement. Quand Leïla lui apportait les bonnes notes, elle n'était plus souriante, elle répondait simplement : « c'est bien ma fille ». Et puis c'est tout.

[...] Un jour il pleuvait, mais grave [*énormément*], un truc de fou (No français mdrrr). [...] On passe à table [...], et ma mère nous avait fait un plat typique Algérois ♥. Après avoir débarrassé, y'avait gueh [*carrément tout*] le monde au salon [...]. On se tapait des barres [*on s'éclatait*] entre nous. Yanis, c'était trop un fou wallah [*j'vous jure*], il sortait toutes les histoires de quand on était gosses. [...] Avec nos habits colorés, nos têtes de rlah [*merde*] quand on posait devant le mouton au bled, quand on était avec les cousins/cousines et plein de haja (choses*)²⁷, les marques qu'on a laissées dans notre maison au bled... [...] On avait passé une putain de belle soirée. Jusqu'à ce que, à un moment, ma mère prenne la parole. On la regardait tous ! C'était la première fois qu'elle allait dire un truc, à part « humm ». Le silence était roi dans le salon, jusqu'à ce que celle qui nous a donné la vie le brise.

Yemma [*maman*] : Écoutez, [...] ça va bientôt faire 5 ans que votre père, allah ya rahmou [*que la miséricorde de Dieu soit sur lui*], est mort... [...] Ça fait environ 4 mois que c'est dur d'avoir du travail. Mon patron veut plus me reprendre, et la retraite de votre père suffit pas. Ça fait des mois qu'on vit qu'avec le social, et les temps sont durs. Y'a plus d'autres solutions, si on ne veut pas nous retrouver à la rue, faut vendre la maison.

Ces paroles avaient mis un froid dans toute la pièce, personne osait parler.

[...] Le soir, Younes annonça clairement que d'ici deux semaines, nous allons déménager !

2.3 Désillusion

Il doit être 12h. [...] Mes frères étaient déjà à Paris. Dans la voiture, l'ambiance était relax. [...] 2h après, on voit la pancarte « PARIS », genre [*et là*] moi et Leïla on était toutes contentes. Puis je vois ma mère qui prend d'autres sorties d'autoroutes, avec plein de noms chelous [*bizarres*] et tout, plein de voix et de sorties différentes. [...] À la fin, ma mère arrive vers une ville [...], puis là, y'a pleins de tags partout, des gens qui traversent la route n'importe comment, des gens qui crient comme des sauvages dans la rue. La question c'est :

« OÙ ON EST????!!!!!! »

On voyait des gars posés [*inactifs*] sur un muret juste en face de mon nouvel immeuble, des filles assises sur des bancs en train de parler, leur sac de cours à la main, alors qu'elles sont censées être à l'école. Avec Leïla, on regardait tout le décor, qui était peut être dangereux. Les zones qu'ils montrent à la télé où il y a des voitures qui crament et qui sont qualifiées

27. Traduit de l'arabe par la chroniqueuse.

de « sensibles », et bien c'était notre nouveau chez-nous ! En fait, j'habitais pas à PARIS, mais à PANAME !

On monte avec nos valises dans l'ascenseur. Leïla et moi, on a vite regretté. L'odeur de la pisser, mélangée à des cigarettes et de l'alcool, voilà ce que c'était.

Commentaires :

SABAH : Paris c'est magique, Paris c'est tragique. Voilà c'qui t'attend. ☹ [...] J'suis pas de Paris mais d'jà été dans les banlieues et wallah [*franchement*], on est traités comme d'la merde et mal estimés. On nous donne pas notre chance.

KADY : Moi j'suis avec ma p'tite miff [*famille*] de renois [*noirs*]. On habite sur paris, tranquille. On s'y fait avec l'habitude. Mais bon, y'a des quartiers où tu vas voir que des rebeus [*arabes*] renois [*noirs*]. Mais bon, sinon, c'est que des bourgeois ☺.

CÉLINE : T'écris trop bien ! [...] C'est le destin, tout est déjà écrit. [...] Moi je dis, Nabil, je sens [qu']il va bicrave [*s'engager dans le commerce de la drogue*] ! Vivement la suite !

2.4. Amour et mektoub

Peu après son emménagement dans la cité, la jeune fille tombe sous le charme d'Aymen, un résident autochtone de la cité. Ilhame, une voisine avec laquelle elle se lie d'amitié, lui apprend que le jeune homme est impliqué dans un trafic de drogues et qu'il est recherché par la police.

Je me coucha sur mon lit. [Je] repensais à [...] mes journées. Ça fait peut-être 3 ou 4 jours que je fréquente ce qu'on appelle « Paname ». Et j'ai l'impression que ma vie est un film de police et d'action. Fouad²⁸ en zonz [*prison*], Aymen en cavale qui la risque, Mama et ses problèmes, et tout ce nouveau monde qui m'entoure. Je me mets même à écouter des chansons tristes de merde, en repensant à Aymen. Son visage hante mes pensées. Je m'endors avec lui dans la tête, son putain de beau sourire.

Commentaires :

LAURA : Han, j'vous l'dit, Aymen & Aliyah, c'est leur destin, il est ensemble, In Cha Allah [*si Dieu veut*] ♥♥

NORIANE : J'espère que c'est lui, ton MEKTOUB ♥

Au fil des jours, l'héroïne tente de se libérer de son obsession pour le jeune homme : « un mec qui bicrave [trafique] et tise [boit], c'était pas pour moi », dit-elle. Mais la sociabilité dense du quartier, y compris celle de sa mère, la ramène incessamment à lui.

Commentaires :

L'ALGÉRIENNE : C'est le mektoub [*destin*] ! Tu le recroises encore une fois, et il connaît ta pote ! Abuséééééé [*c'est fou*] !

LAURA : J'pense, Aymen, y va devenir pote avec tes frères et ça va être chaud [*compliqué*] pour vous après. Ou alors tes frères, y vont bien vouloir te laisser avec Aymen pa'ce qu'y

28. Frère de Ilhame.

diront [que] c'est un gars bien, tout ça... [...] S' ça s'trouve, j't'invente une vie de ouuuf [*complètement*] ! J'verrai [par] la suite, si j'ai raison ou pas ☺.

CLAIRE : J'te dis, y va tomber [en prison] bientôt. Après, tu vas pleurer de fouuuu [à l'excès], tu vas entamer une dépression, tu lui écriras une lettre ou t'iras le voir, tu lui diras que tu l'aimes, [...] pendant qu'y sera en zonz [prison], tu t'transformerai en bonhomme de fou [à l'excès], tu feras que des conneries, tu te shloreras [*bagarreras*] avec tout l'monde, tu casseras des dents, après tu balanceras à Aymen que tu l'aimes à mort, mais en face, et même tu pleureras... Pis plus tard, y te dira [qu']y te kiffe [*t'aime*] aussi. Et vooilàààà, c'est lui, ton futuuuuur !

De fait, une relation passionnée et conflictuelle s'amorce entre les deux protagonistes : « [il est] celui qui me fait galérer, écrit-elle, celui pour lequel je verse des larmes et des larmes, celui qui fait battre mon cœur, MAIS SURTOUT, QUI FAIT BATTRE MES NERFS ».

3. LA FORCE MAGNÉTIQUE DE LA RUE

3.1 Désir d'amour et désir d'inclusion

Les premières publications retracent les efforts que l'héroïne déploie pour adopter le langage, les codes et les usages du quartier, dépeint tantôt comme un refuge, tantôt comme un lieu inquiétant, dont il faut décoder les règles dans l'espoir conjoint de s'y intégrer et de séduire Aymen. Tout au long du roman, sa fascination pour le jeune homme alterne entre répugnance et désir.

Le lendemain, je sors chercher du pain, tôt le matin. Je marche un peu, puis j'entends des ronflements (ptddd). Donc je me dirige vers où le bruit sort, et je vois un pauvre clochard en train de dormir. Au début je calcule pas, et vais acheter mon pain. À mon retour, je repasse vers le clochard, je me demande si je le connais. Je m'arrête et le fixe. Il me dit trop [*vraiment*] un truc [*quelque chose*]. J'me rapproche, je le tapote. En voyant son visage, je me rends compte que c'est Aymen. Putaaaaain, il fait quoi ici ? Et encore plus à 9h ? ☺ Je commence à le secouer. Putain, nchallah [*Dieu merci*], il est encore vivant. Et en plus, il sent grave [*fort*] l'alcool. [...] Il marche prudemment, limite à se ramasser. J'aime un alcoo, un dealleur, un THUG [*caïd*]. Et il est en cavale.

On retrouve cette même fascination ambiguë dans le rapport qu'elle entretient à la rue.

Vers 17 h, moi et ma sœur, on se décide de rentrer au quartier. Sur le chemin, on croise plein de gars qui nous regardent avec des envies de manger on dirait. On voyait les petits jouer aux jeux du parc à côté de chez moi, les gars toujours en train de tenir les murs en bas, et les filles qui traversent le quartier pour rentrer chez elles. On voyait des renois [*noirs*], des arabes, des espagnols, des italiens, des turcs, des portugais et quelques français²⁹. Un mélange qui était magnifique, enfin moi je trouvais ça magique, hyper beau. [...] J'sentais que j'allais me plaire déjà, même si j'avais des appréhensions.

[...]

29. Comprendre « Français de souche ».

Finalement, je préfère le quartier où j'habite [à celui du passé], c'est peut-être pauvre, mais y'a tant d'amour dans ce quartier, que je commence à de plus en plus m'y attacher, et à l'aimer surtout, comme si j'étais née ici.

« Tu es made in Paname maintenant », comme dirait Aymen.

3.2 École et désamour

Arrivée au Lycée, j'voyais que j'étais en retard. Et visiblement pas la seule, vu qu'il y avait aussi Safouane avec moi. On monte en cours, même pas le temps de rentrer et de se poser que la vieille de prof crie. [...] On se mit derrière, comme d'habitude. [...] La prof, elle commence à parler, et à parler. Puis elle vient au sujet des femmes, et le voile, leur place dans la société. Elle commence à tailler [*critiquer*] les pays arabes, que les femmes, c'est des soumises à leur mari, etc. Je pense pour toutes les sœurs musulmans [*musulmanes*] qui lisent cette chronique³⁰, et même dans le monde entier : l'islam est un sujet très sensible pour les peuples arabes, et même autres Pays Africains. Ma classe commence à s'agiter, à crier et à défendre les musulmans [*musulmans*]. Ça m'fait trop plaisir, ici tout le monde pouvait s'exprimer comme ils veulent. Dans mon ancien Lycée, tu défendais juste un truc sur la nouvelle loi qui passe pour les arabes, ils t'agressent. Et parfois même, je me suis reçue des heures de colles, juste pour avoir défendu mon pays, quand on me traitait de « sale bougnoule ».

[...]

Les cours, c'était la galère. Je me tapais que des 4, des 2, des 5. Ma plus grosse note était 8. J'apprenais jamais, je travaillais jamais mes cours. J'étais plus dans mes délires de sorties, de rires, etc. C'est sûr, jamais je l'aurais ce BAC. Mais à côté de ça, il y a plusieurs cons qui l'ont eu. Alors pourquoi pas moi ? Pis t'façons, j'vais pas réfléchir à ça, il me reste encore 5 mois pour y penser. [...] Les études ? C'est le dernier de mes soucis.

3.3 Rumeur, solitude et ennui

Le désir de participation de l'héroïne dans la vie de la cité est brutalement sanctionné par l'émergence d'une rumeur qui ternit sa réputation morale. Bien que par la suite, le ragot soit démenti et l'honneur racheté (par un duel physique entre le frère et l'instigateur), son frère s'octroie à partir de cet événement un rôle de contrôle et de surveillance. La jeune fille reste désormais cloîtrée au domicile familial.

30. En raison des dynamiques identitaires évoquées en première partie, les narrateurs peuvent s'adresser momentanément à une fraction de leur public qu'ils savent majoritaire (parce qu'elle s'est rendue visible par les signaux renvoyés dans les commentaires) — comme ici les lectrices musulmanes, ou de façon plus générale, les filles, qui se manifestent beaucoup plus que les garçons — sans que cela ne soit interprété par les autres comme un acte d'exclusion ; car les interpellations visent, d'un passage à l'autre, des collectifs aux frontières mouvantes. En règle générale, les chroniqueurs sont attentifs à cet aspect d'ouverture. À titre d'illustration, ce commentaire qu'une lectrice adresse à un auteur zaïrois : « heureusement [que] t'as rajouté « PS: Quand je dis 'comme toutes les arabes', ne le prenez pas mal, c'est juste pour l'histoire », sinon j'l'aurais mal pris PTDRRRRRR. ☺ »

En novembre la nuit commençait à tomber tôt. Le changement d'heure, le froid qui s'installe. [...] Bref, LA GALÈRE COMMENCE. Et ça f'sait également 1 an que je vivais à la tess [*cité*], jour pour jour, mois pour mois. Cette tess [*cité*] qui m'a tout détruit. Je me rappelle, avant, on était 4 à la maison. Une belle famille. 1 an plus tard, j'étais la seule chez moi. Les autres avaient tous déserté. Même ma sœur Leila, meskina [*la pauvre*], puisque je pétais les plombs sur elle. [...] Et ma mère était trop fatiguée.

[...] Les jours passent, Noël arrive. Putain, j'ai rien foutu de ma vie, ni de mon week-end. J'passe ma vie à galérer, devant ma télé, et même Facebook me saoule. [...] Personne me cherche. I'M ALONE.

[...] Je me retrouvais seule dans le noir, à vider toutes mes tristesses. [...] Les années précédentes, j'allais au bowling, ou zehma [*par exemple*] dans des petites soirées, puisque j'étais RICHE. Zehma [*Et là*], là j'passe ma journée à tenir un mur, sans avenir professionnel, et [à] aimer un gars qui s'en tape de moi.

4. LA FABRIQUE DE LA RAGE FÉMININE

4.1 La rage ancrée dans le quotidien

Je monte chez moi, je trouve rien dans les placards. C'était vide, de plus en plus vide. Les factures augmentaient de plus en plus, c'était grave difficile. Sarko me saoulait à la télé, je passais mes journées à l'insulter. Mais au fond ça servait à quoi ?

... : Beh, à rien³¹

Beh si, ça servait à libérer la haine que j'ai au fond de moi. Je le détestais (je dis pas que je l'aime là non plus). Mais putain j'avais envie de le tuer, de l'étrangler. Surtout que ça parlait beaucoup de sa keh [*pute*] de Carla B³². Elle aussi, avec sa face, j'avais envie de l'étrangler. Mais je pouvais rien faire, j'avais ni de diplôme, ni rien. Et le travail, y'en avait de moins en moins. C'était la HESS [*dèche*].

[...]

Arrivée en bas de ma tour, je retrouve les petites squatteurs de d'hab[itude], en train de tenir les murs [...]. Je tourne ma tête, j'aperçois ma mère vers sa voiture (Sisii [*génial*] Fatima, elle a le mi-per [*permis*] mddr). Je vais pour l'aider, et je vois un tas de courses dans le coffre. Ça m'avait remis le sourire, j'étais trop contente. Y'avait du lait, de la salade, des tomates... En lisant ces lignes, vous allez vous dire : « WESH [*mais enfin*] T'AS JAMAIS VU DE TOMATES DE TA IV [*vie*] ? » Beh si, mais quand, pendant plus de 3 mois, tu vois ton frigo en hess [*dans la dèche*], comme le compte en banque et le porte-monnaie, dès que tu revois un produit basique dans ton frigo, t'as l'impression que ta vie change.

Moi : Ehh mama, ta reçu ta paye ?

Mama : Laa ya benth³³ [*non ma fille*] ! Ça, c'i li ristou du cœur ! (Restaus du cœur*)³⁴

Moi : Ahh...Ça fait mal au cœur, finalement. Je hais Sarko et tout le bordel qui va avec.

31. L'auteure simule ici une intervention du lecteur.

32. Référence à Carla Bruni, épouse de Nicolas Sarkozy.

33. Cette réplique est en arabe.

34. L'auteure reproduit ici l'accent de sa mère et traduit elle-même le propos.

Surtout qu'à ce moment-là, Rachida Dati se pointait avec des robes Channel à 15 000, plus sa paye! Madame, elle faisait les frais, en mode belle gosse, pendant que nous, on pointait chez Coluche!

4.2 La rage ancrée dans le collectif

Ma mère m'a prévenue qu'elle part ce soir dans ma ville pour redonner l'argent à la famille etc... Meskina [*la pauvre*], ma mère elle courait de partout. Y'a pas un jour depuis qu'on a déménagé que je l'ai vue se poser tranquille, sans ses soucis en tête. Toujours dans les papiers du notaire, du loyer, des dettes, en train de calculer. Et elle était seule, personne là pour l'aider. Nabil, lui, il foutait rien. Il rentre, pose ses pieds sous la table, et attend qu'on lui pose à bouffer. [...] Bref, c'est pour vous dire que ma mère galérait vraiment.

[...]

Ma mère m'appelle pour me dire qu'elle reste veiller à l'hôpital, puisque Tata Hakima³⁵ a de graves blessures aux visages et aux bras. Meskinaaa [*la pauvre*], ses enfants pouvaient même pas demander après [*s'inquiéter pour*] elle. [...] Pfff, ça me dégoute. [...] Vers les coups d'13h, ma mère rentre, toute fatiguée, il paraît que tata Hakima n'a pas dormi de la nuit, à cause de ses blessures au visage. Meskina [*la pauvre*], ça fait mal au cœur.

Ayemen, pour sa part, s'engouffre dans l'alcool.

S'il savait ce qu'il faisait, putain. S'il se regardait dans le miroir deux minutes. Quelques larmes coulent que j'essuie vite, mais elles veulent plus s'arrêter de couler, je pleure de plus en plus. Putain, sa cavale l'a mis dans un état, pire qu'il était avant.

Quant à son frère Nabil, elle assiste, impuissante et rancunière, à des choix de vie dont elle sait qu'ils les précipitent, elle et sa famille, vers une issue tragique.

Je me disais que la prison, ça peut arriver à tout le monde. Ça peut arriver à votre sœur, mère, frères surtout, père, cousins, oncles, voisins, 'fin tout le monde, quoi... [Je me disais] qu'aujourd'hui, c'est peut-être des gens qu'on connaît pas, mais que, demain, ça peut être quelqu'un de notre famille ou entourage.

Dans l'extrait suivant, Aliyah accompagne en prison son amie Ilhame qui rend visite à son frère incarcéré.

Je voyais la façade, putain, c'était pas la joie qui se dégageait. Le mur tout gris, avec le drapeau de la France qui pend. Pfff, franchement, à quoi ça sert d'enfermer quelqu'un, juste parce qu'il a consommé ou vendu de la cocaïne? Franchement? Beeh à rien. [...] Ces gens qui perdent 6 ans de leur vie dans une cellule, nan mais vous vous rendez compte? Ça vole votre vie. [...] On rentre, [...] on voit des mamans qui pleurent, des papas qui menacent, des jeunes filles qui confient leurs peines, leurs espoirs, leurs nouvelles, des jeunes hommes qui rapportent les nouveautés du monde de la liberté, une femme enceinte qui pleure. Et surtout le visage de ces gens qui sont enfermés ici [...]. Ma première réaction était d'ouvrir ma bouche et mes grands yeux, puis ce sentiment de haine, de peine, de choc.

[...] Une pensée à tous les frères qui sont en prison, on vous oublie pas ♥.

35. Il s'agit d'une voisine sans lien de parenté au sens strict, mais l'auteure précise qu'« entre mamans, elles se considèrent comme des sœurs, et c'est un signe de respect de lui dire « Khelti » [*tata*] ».

Commentaires :

SABAH: Moi j'ai juste à dire que j'ai connu les parloirs. Voir ma mère pleurer face à ce grand frère... Et mon père, [le] regard lointain, mais qui veut dire tellement beaucoup de choses... Ces pièces sombres, ces familles [et ces] enfants qui souffrent, mais qui gardent la tête haute devant ce prisonnier... [...] Partie émouvante quand on parle en connaissance de cause.

CHRISTELLE: Je connais les parloirs. C'est dur, mais il n'y a qu'une chose à faire : patienter...

SHAIINA: Ça me fait trop [*tellement*] penser à mon frerot qu'est au hebs [*en prison*], Maliik ♥.

NOUARA: Cette partie me fait tellement penser à mon frère... Je sais même pas à quoi il ressemble maintenant, s'il mange bien, s'il n'est pas malade... Il me manque tellement, Hibrahim ♥!

4.3 La rage contre les hommes

J'étais en train de faire la vaisselle d'matin. J'enlevais difficilement la tonne de chocolat qu'il y avait dans le verre de ma sœur, puis j'entends Nabil qui se lève, direct, [il va dans] la cuisine.

Nabil: Fais-moi un café!

Il n'y a ni de « s'i te plaît », ni rien. Il a trop cru que c'était écrit « boniche à tout servir », et également « punchingball ». Je le regarde de travers, ce qu'il n'a pas du tout remarqué, et j'lui ai fait son café.

Nabil: Mets plus de sucre!

Donc je lui rajoute une tonne de sucre, haka [*comme ça*] ça fait bieeeeeen sucré! Je lui tends. [...]

Nabil: Smeh [*désolé*] Aliyah, mais Wallah [*sincèrement*] je veux que ton bien!

« Je veux que ton bien ». Oui oui, prends-moi pour ton punchingball, défonce[-moi] jusqu'à t'en as marre, et viens me dire: « j'veux ton bien ». J'suis qui moi? Sa sœur avant tout!

Dans la scène qui suit, Nabil fait porter à l'héroïne la responsabilité d'un malaise qui a conduit la sœur cadette à l'hôpital.

Nabil: J'VAIS TE NIQUER TA RACE PETITE PUTE! [...] REGARDE CE QUE TU FAIS! À CAUSE DE TOI, LEÏLA EST À L'HOSTO, YEMMA [*maman*], ELLE, A PLEINS DE FACTURES, TU FAIS RIEN POUR L'AIDER, TU AIDES NI AU MENAGE NI WELOU [*rien du tout*]! [...] LES FACTURES, YEMMA [*maman*], AVEC QUOI ELLE VA LES PAYER? T'AS NI PERMIS, NI TRAVAIL, ET T'AS 18 ANS! 18 ANS, ALIYAAH! ET MATES [*regarde*], TU NOUS RAJOUTE DES PROBLÈMES!

Il me balance les mots en pleine face, et putain, ça faisait vraiment mal de se recevoir ça de son frère. [...]

Nabil me prend par les cheveux, et quand il me criait dessus, on sentait l'odeur du joint. Il était pas dans son état normal, et putain j'avais peur de lui, je tremblais. Il me tire bien bas, et m'arrache des cheveux. Je crie et pleure, mais wellou [*rien à faire*], il veut pas me lâcher. Ça fait la 2e fois qu'il me tape alors que j'ai rien fait. [...] Il me fait la toupie et me pousse contre mon lit. J'arrive juste devant et je pleure comme une ouf [*folle*]. Il fouille dans mon armoire, et trouve une ceinture. Les coups fouettent sur ma peau. Je crie, mais lui, que dalle, il me tape encore. La ceinture brûle sur ma peau. [...] Les yeux de Nabil étaient rouges. C'était sûr et certain, il avait fumé, il savait plus ce qu'il faisait. Pendant plus de 5 minutes avec la torture. Il ouvre la porte de mon armoire et me pousse dedans, puis avec 3 grands coups de ceinture :

Nabil: KEHBAA [*pute*], T'ES UNE GROSSE PUTE! TU FAIS HONTE À LA FAMILLE! N3AL JID BEBEEK [*maudite sois-tu*]!

Commentaires :

YASMINA: ÇA M'A FAIT PLEURER DE FOUUUUU [*comme une dingue*]! OLALAAAAA, j'ai aussi la rage, sérieux [*sérieusement*]. ☹

MIIMII LÀÀ CHRONIQUEUZ: Pff, comme si Nabil travaillait pour aider les factures de ta mère... Il te reproche des choses, alors que lui-même n'est pas un exemple. Moi, à ta place, je l'aurais plus calculé [*je n'aurais plus fait attention à lui*]. Pff, trop de peine pour toi...

SOUKAYNA: Je hais Nabil!!! [...] Rebelle-toi, toi aussi! Tu te laisses faire! Putain, [j'ai] le seum [*la rage*] en moi, wallah [*sincèrement*].

AGNESA: Putain, ça m'énerve de ouf [*à l'excès*]! Franchement, c'est pas du tout de ta faute!!!!!!

JENNY: J'comprends exactement c'que tu vis. [...] Comment je déteste Nabil, wallah [*franchement*]!

L'exhibition des signes de richesse et de pouvoir par son frère ajoute à la rancune et à la jalousie.

À l'époque moi, aussi, je comprenais pas. On bouffait des pâtes à 0.38 cents, du poisson éco +³⁶, mais putain, mon frère avait v'là [*en veux-tu en voilà*] les sapes [*vêtements*] et v'là [*en veux-tu en voilà*] de la thune. Tout ça grâce à quoi? LA BICRAVE [*le trafic de drogue*].

Le rejet et l'ingratitude de l'être aimé poussent le désespoir et la frustration à leur paroxysme.

J'avais la rage, rage, rage. J'crois, j'pourrais tuer un gars, et même Aymen. [...] J'commence à chialer comme une berla [*une bourrique*], une trou du cul! Le mec que j'aime m'a recalé comme une merde, comme un objet. J'ai chialé comme jamais. J'avais plus d'air dans mes poumons à force. J'pouvais plus rien faire [...]. J'me rends compte que j'ai tout perdu: la santé en fumant, l'amour, l'amitié, la famille, l'argent, la beauté, et la foi en Dieu.

Commentaires :

BASMA: Parfois je l'aime bien, ce Aymen, mais des fois, hein, j'ai envie de le tuer, mais truc de ouf [*à l'excès*].

36. Marque très bas de gamme.

LAURA : Aymen, il est schizo [*schizophrène*] ☹️ J'l'aime plus, là !

NOUNOU : Aymen, j'ai envie d'le défoncer des fois ! Mdr

SABAH : P'tain, il t'a rembarrée, dur ! Tornade, geh [*carrément*] ! L'enflure ! C'est méchant !

FADWA : Han ! J'suis choquée ! Pourquoi tu lui as pas dit : « T'ARRÊTE DE CRIER COMME ÇA ! ET J'SUIS PAS TA BONNICHE, OKAY ? ALORS MAINTENANT, VIRE À GAUCHE [*barre-toi*] !! 😊♥️

Si Aliyah présente les hommes qu'elle aime — père³⁷, frères, amant — comme des êtres qui la font souffrir, au bout du compte, c'est souvent la misère et la désorganisation de la cité qu'elle tient pour responsables³⁸.

Mon frère [Nabil], [...] c'était devenu un THUG [*caïd*]. Et comme dirait Yac³⁹♥️ : « je n'ai pas choisi la Thug life, c'est la thug life qui m'a choisi ».

[...] C'est sûr que mon frère n'est pas le plus saint des saints, mais ce n'est pas le plus criminel. Toutes les hagra [*misères*] que je me suis payées avec lui, y'en aurait au moins 100. Seul Dieu peut le juger [...] Je me rappelle pas de tout, mais Nabil était très dur avec moi. [...] Mais même si la bicrave [*le business de la drogue*] l'a séduit, c'était juste pour qu'on ait assez d'argent pour finir le mois, et pas pour le plaisir.

4.4 Rage et exutoires

4.4.1 L'école

Dans cet épisode, l'héroïne est encore bouleversée par l'interpellation récente de son frère par la police (dans des conditions de grande brutalité).

Le lendemain, je suis partie en cours, en mode zahaf [*enragée*] ! [...]

Prof: Beh Aliyah, vu que vous voulez parler, on vous écoute. L'on est à la ligne 37 !

(Je sais même ap [*pas*] quelle ligne, et on s'en pète [*fou*] mdr). J'commence à lire son vieux texte pourave [*pourri*], avec des termes que je cale [*comprends*] même pas. Mais bon, si ça peut lui faire plaisir, à la vieille, beh le voilà son texte.

[...] J'avais envie de la gifler, celle-là, là, wallah [*sincèrement*] ! [...] ELLE ME MONTE LE SEEEEEEEEEEEEEEEEEUM [*me rend folle de rage*] DE DINGUE [*à un point délirant*] !

Prof: ALIYAH ICI

Moi: FERME TA GUEULE

37. La figure du père absent ou maltraitant apparaît à plusieurs reprises, à l'instar de nombreuses autres chroniques.

38. Dans le contexte de la « galère », l'aventure amoureuse est elle-même, comme par effet de ricochet, abrupte et récalcitrante ; ce qui conduit l'auteure, nous le verrons plus loin, à glisser du concept de « thug life » à celui de « thug love ». De nombreux titres de chroniques traduisent cette idée qu'il existe une spécificité de l'expérience amoureuse attachée au décor des cités : *Un amour de ghetto*, *L'amour au Cœur du Ghetto*, *Chronique d'une cendrillon promise à un prince de tess* [cité], etc.

39. Il s'agit vraisemblablement d'une autre chroniqueuse sur Facebook.

[...] Et je suis définitivement sortie de la classe. J'ai descendu tous les étages et me suis posée vers un chauffage, en train de pleurer. Ne me demandez même pas pourquoi je pleure! [...] Je suis perdue dans ma tête, je sais plus ce qu'il m'arrive, je suis devenue folle je crois. J'arrive plus à respirer, j'arrive plus à vivre, je suis plus dans un beau monde comme avant, tout ça c'est fini. Je suis une merde, j'ai rien fait de bien dans ma vie. [...] Le Ghetto a touché ce que j'avais de plus précieux : ma famille ♥. [...] En fait, je crois que le Ghetto m'a rendue folle, l'amour m'a rendue folle, et le manque d'argent m'a rendue folle.

4.4.2 Les siens

J'étais devenue ouf [*folle*]. Wallah [*sincèrement*] j'étais plus moi-même. [...] Je suis rentrée chez moi en cavalant. Je croise Leïla qui fait le ménage dans ma chambre.
Moi: T'es pas en cours, toi?

Leïla: Naan, j'vais pas!

Moi: POURQUOI???

Leïla: parce que, wesh [*franchement*], ça m'a saoulée wallah [*vraiment*]!

[...]

Moi: T'SAVAIS QUE NABIL A UN TEL [*téléphone*] SUR LUI?? [...]

Leïla: une fois, juste, il m'a envoyé un message, et parfois j'ai parlé avec lui, mais vite fait. J'entends ces mots. Wesh [*franchement*], mon frère a un téléphone en prison, si ils le chopent, ils lui mettent des mois en plus. Et Leïla m'annonce ça, fièrement!

Moi: T'ES SERIEUSE??

[...] Je lui fous une claque, et fais exprès de lui écraser son ventre. Elle commence à pleurer sans que je comprenne. Mais à ce moment-là, je cherchais pas de la compréhension, mais la haine que j'avais, je la dégageais comme je pouvais.

Moi: ET ALORS? TU PARLES AVEC NABIL EN SMS, TU ME LE DIS PAS! T'AS CRU [QUE] C'ÉTAIT MARRANT? [...] T'ES GRANDE, NAAN? OU JE TE FAIS LA MORALE À TOI AUSSI?

[...] Je lui claque son visage encore. Elle commence à crier la tahana [*connasse*], elle crie: «mamaaaaaan» et pleure. Mais moi, j'm'en foutais de ce qu'elle me racontait. Au fond, on est d'accord que c'est [une] raison qui en vaut pas la peine, mais pour moi, à l'époque, c'était grave. J'étais devenue folle, j'étais devenue hystérique. Parfois j'tapais des crises comme ça, au hasard, quand j'en avais envie. Mais jamais devant ma mère. C'était toujours devant Leïla, et toujours elle me criait: «MAIS T'AS LE SHEITAN [*démon*] EN TOI, C'EST PAS POSSIBLE». Parfois je l'empêchais de faire ses devoirs, genre [*par exemple*] je lui prenais son cahier, je le déchirais, et lui rendais. J'étais possédée je pense bien, une vraie garce. Je le vivais bien aux yeux des autres, mais au fond de moi, c'était pas la même [chose]. J'étais vide, j'étais désespérée je crois bien.

[...]. J'étais en bas des blocs, en train de regarder les passants et de dire: «NIKE LA POLICE», sauf que moi, la police elle m'avait rien fait. Mais elle m'avait enlevé Aymen⁴⁰ et mon frère, et c'était pour moi les pires choses. Je pensais pas à la Palestine comme aujourd'hui, mais à ma gueule de bouffonne. Je voyais pas plus loin que mon cul.

40. Le personnage a également été arrêté par la police.

4.4.3 La rue et le « biz' »

Les jours passent, les mois défilent, et le quartier devient de plus en plus chaud ! Les voitures se crament par milliers, les braquages se multiplient. [...] France 3 multipliait les reportages sur mon quartier et les descentes entre quartiers se faisaient de plus en plus !

[...]

Je tuais mon temps avec ma télé, c'était l'ennui total. Puis [...] je commen[çais] à écouter des musiques du gros RAP FRANÇAIS. [...] J'écoutais leurs paroles sur la « street », sur les ghettos, sur la prison, sur les racailles, enfin tous leurs détails comme ça.

[...]

Les jours passent et se ressemblent. La tess [cité] changeait grave [beaucoup] et moi aussi. Maintenant, carrément, c'était moi qui cassais les vitres en bas. J'passais mes soirées en bas, à traiter [insulter] Sarko. J'avais radicalement changé. J'étais méconnaissable, gueeh [carrément].

En raison de ses frasques à l'école, Aliyah pense être « descendue dans [l']estime » de sa mère; Aymen en prison, elle croit avoir perdu sa seule chance d'accéder à l'amour; pour finir, elle peine à se projeter dans l'avenir (« mon bac était raté d'avance », écrit-elle). L'incarcération du frère séquestreur l'ayant libérée du carcan domestique, elle s'introduit peu à peu dans l'univers de la rue et du « biz' ».

Il cherche dans sa poche, et sort une p'tite liasse de billets. Pas de 200 euros ou autre hein, juste de 20 et 10.

Moi: tu vis [bien], frère.

Foued: Beh ouais, mais ça encore, c'est rien !

Moi: Tss, le mec, il a au moins 50 euros en poche, il me dit: c'est rien. Moi, dès que j'ai 2 euros, j'suis la plus satisfaite du monde !

Foued: Ouais, t'es une meuf toi, c'est osh [pas évident].

Moi: Beh ouais, j'serais mieux si j'étais un gars wallah [franchement]. Je trafiquerais comme vous, ça serait ienb [bien].

Foued: T'es vraiment en hess [dans la dèche], toi ?

Moi: saaah [sérieusement]... ouais, j'suis à sec, teh saah [très sérieusement] !

Il s'arrête un moment, marche, puis me regarde. [...]

Foued: saah [sérieusement], si tu veux, je te fais gagner un max d'argent.

Moi: comment ?

Foued: tu surveilles ! [...] Zehma [par exemple], tu restes en bas, et tu surveilles si y'a les keufs [flics], et dès que tu les vois, tu m'avertis !

5. CONCLUSION ET DÉNOUEMENT DE L'HISTOIRE: ÉPOUSER SON DESTIN

Au moment où l'auteure aborde ce nouveau cycle de son existence, une panne d'écriture surgit brusquement⁴¹. Un mois s'écoule avant la publication du nouvel épisode. Elle s'excuse auprès des lectrices fidèles :

Mes sœurs, vous me manquez wallah [*sincèrement*]. J'pense à vous malgré tout ♥. J'espère vous écrire, mais c'est grave [*vraiment*] dur. Mais en tout cas, d'ici fin juin, la chronique reprendra avec pleins de surprises.

À la date promise, la chronique reprend. Mais aussitôt, l'écriture se grippe à nouveau ; le désir de continuer s'évanouit. Instant de pure confiance : « j'vais pas raconter cette période, puisque [...] 1) j'en ai un peu honte, 2) [...] je me rappelle pas de tout... ». Jusque-là, la narratrice avait conservé un regard distancié sur son propre personnage, entre dérision, blâme et apitoiement. Mais voici que subitement, elle semble incapable de maintenir son regard sur cette version d'elle-même. Coïncidence ou non, c'est ici que s'interrompt brutalement l'impulsion créatrice. Par acquit de conscience envers ses fans, elle s'engage malgré tout à achever son histoire, en résumant les grands tournants de sa vie. On apprend ainsi qu'Aliyah s'est finalement réinvestie dans sa scolarité⁴². Aidée financièrement par le plus grand de ses trois frères (celui dont elle dit au commencement qu'il est le seul à avoir réussi socialement), elle change de lycée et s'inscrit « dans le privé », se retrouvant dès lors « qu'avec des blancs », à l'image de sa situation initiale. Elle se lie d'amitié avec Yasmine, une camarade de classe définie comme une « intello », qui la tire vers le haut. Elle finit par obtenir son bac. Sans surprise pour les lectrices, elle épouse Aymen, l'homme de sa destinée. Pour finir, elle obtient son salut par un éloignement de la cité :

On s'est éloignés d'la tess [*cité*]. On habite à Troyes. BIG UP [*ovation*] À CEUX QUI HABITENT LÀ-BAS ♥ [...]. J'habite en HLM, mais pas dans les quartiers, hein. Y'a trois bâtiments l'un à côté de l'autre. Mes voisins sont gentils, ça va... Personnellement, je suis femme au foyer. J'ai du mal à retrouver du taf [*travail*]. Ou bien, je voulais reprendre les études, mais c'est chaud [*pas évident*]. Perso, j'ai du mal à m'habituer ici, je préfère de loin ma tess [*cité*].

_ FLASH BACK

Dans la voiture : Je regarde le paysage, les voitures qui nous passent devant, le son « Le Blues de la tess⁴³ » qui passe pour la deuxième fois. Je réfléchis à notre vie, notre passé, notre avenir, notre présent. Je regarde loin devant moi, je regarde tout ce qui m'entoure, je regarde le ciel, et je remercie Allah pour m'avoir donné ce que j'ai aujourd'hui. Malgré mon passé, aujourd'hui je suis la plus heureuse, El Hamdouli Allah [*que dieu soit loué*].

[...] La chronique a été créée un jour de décembre, un 10 décembre je crois même...
[...] Personnellement j'ai écrit mon histoire puisque j'avais en partie besoin de me vider.

41. Six mois sont passés depuis sa première publication.

42. Cette réhabilitation de l'école n'est pas courante dans l'univers des chroniques. Rappelons-nous que l'auteure se distingue des autres chroniqueurs par un rapport moins distancié à la chose scolaire.

43. Morceau de rap du groupe Snipper.

Plusieurs fois je me suis sentie incomprise, et seule. Mais aussi, en guise de morale à certaines personnes, finalement. Comme dirait LECK⁴⁴: « ne me vois pas comme un refrain, mais plutôt comme un refré [*frère*] ». Je voulais que toutes les personnes se reconnaissent d'une façon directe ou indirecte. Toutes celles qui vivent ou ont vécu le THUG LOVE, et bien il existe malgré ce qu'on pourrait penser. Et surtout, celles qui jugent [...] et bien, moi je voudrais passer le message que les airs qu'on donne, qu'on montre, ne sont pas ce que nous sommes.

[...] La chronique est finie. Belek [*peut-être*] un after, peut-être pas, je verrai. Je vous fais tous des groooooos bisous, je vous aime tous wallah [*sincèrement*], même si j'en connais pas [beaucoup] d'entre vous. La chronique est à présent terminée, j'ai du mal à vous quitter... Le Ghetto m'a charmée, triste réalité comme dirait Aymen ♥.

Je vous aime ♥♥

Commentaires :

NAA WEL: YOUYOUUYOUYOUUUUU⁴⁵ C'tait évident que ça soit Aymen, c'tait écrit.

KAKY: Arrête de rêver, princesse. Toi et moi, on sait que tout cela, c'est du pipeau... La vraie vie, c'est plus de merde que ça...

ALIYAH: À croire [que] moi, j'te raconte que j'ai vécu dans une villa, et que mon mari me f'sait des déclarations tous les jours! J'suis d'accord avec toi, même aujourd'hui, on s'embrouille encore... Donc dis pas [que] c'est du pipeau!

ANNA: Quand on dit: « koulchi bel mektoub » [*tout est écrit*]... C'est pas pour rien. [...] Je vous souhaite beaucoup d'bonheur, et que tu fasses les 6 bébés que tu voulais.

RÉSUMÉ

Ils ont troqué la plume des générations précédentes contre un clavier d'ordinateur. Le phénomène connaît il y a quatre ans une explosion, à tel point qu'actuellement, plusieurs centaines de récits de vie — des « chroniques », les appelle-t-on — se disputent la popularité sur la toile. Âgés de 16 à 24 ans, les « chroniqueuses » et, en moindre proportion, les « chroniqueurs » de *Facebook*, célèbre site de réseautage social, se saisissent de cet espace numérique pour rédiger et publier leur histoire. Suivis par des milliers de fans, ils s'attachent à relater la vie quotidienne dans le décor des cités.

Pour ces jeunes issu-e-s de quartiers populaires, l'expérience d'écriture et de lecture participe de l'expérience de la « galère », autant que d'un travail réflexif sur celle-ci. Après avoir clarifié la nature de ces entreprises narratives, l'article propose donc d'explorer l'une d'entre elles, afin d'appréhender par la lecture romanesque la « galère » vécue au féminin.

Mot clés: classes populaires, jeunesse, écriture, lecture, médias sociaux

ABSTRACT

The phenomenon appeared four years ago, to the point that currently, hundreds of life stories — named « chronicles » — are circulating on the Internet. The authors, aged between 16-25 years

44. Rappeur français.

45. La lectrice reproduit ici les cris de joie que les femmes poussent lors des mariages selon certaines traditions d'Afrique du Nord.

old, are using *Facebook*, the famous social network website, to write and publish their stories. Followed by thousands of fans, they are trying to relate their life in the hood. For those young people from poor neighborhoods, writing and reading experience is part of the experience of «the thug life», as well as a reflexive work on it. After clarifying the nature of these narrative undertakings, this article proposes to explore one of them, in order to understand the specific way girls live the «thug life».

Key words: popular classes, youth, writing, reading, social media

RESUMEN

Cambiaron la pluma de las generaciones precedentes por el teclado de un computador. Hace cuatro años el fenómeno constituye una explosión, a tal punto que, actualmente, varios centenares de relatos de vida —llamados “*blogs* (bitácoras electrónicas)” — se disputan la popularidad en las redes sociales. Entre 16 y 24 años de edad, las “*blogueras*” y, en una menor proporción, los “*blogueros*” de Facebook, célebre sitio de las redes sociales, se toman este espacio digital para redactar y publicar sus historias. Seguidos por miles de admiradores, éstos se dedican a relatar la vida cotidiana en medios urbanos. Para estos jóvenes, provenientes de barrios populares, la experiencia de la escritura y la lectura hace parte de la experiencia de la “*supervivencia*”, así como de un trabajo reflexivo acerca de ésta. Después de haber aclarado la naturaleza de estas empresas narrativas, este artículo propone explorar una de ellas, con el fin de aprehender por medio de la escritura romanesca, la “*supervivencia*”, a partir de una experiencia femenina.

Palabras clave: clases populares, juventud, escritura, lectura, redes sociales

BIBLIOGRAPHIE

- BIBIMOUNE, N. (2013), *Dans la peau d'un Thug*, Marseille, IS Édition.
- BIDART, C. (1997), «Parler de l'intime: les relations de confiance», *Mana*, n° 3, p. 19-55.
- BOURDIEU, P. (1979), *La distinction: critique sociale du jugement*, Paris, Minuit.
- BOURDIEU, P. (dir.) (1993), *La misère du monde*, Paris, Seuil.
- CERTEAU, M. de (1990), *L'invention du quotidien, t. I, Arts de faire*, Paris, Gallimard.
- CHARTIER, R. (1994), «Du codex à l'écran: les trajectoires de l'écrit», *Solaris*, n° 1, en ligne, <http://gabriel.gallezot.free.fr/Solaris/d01/1chartier.html>
- DARDY, C. (1990), *Identités de papiers*, Paris, Lieux communs, 1990.
- DEVEREUX, G. (1994), *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Aubier.
- DONNAT, O. (2009), *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique. Enquête 2008*, Paris, La Découverte.
- DUBET, F. (1987), *La Galère: jeunes en survie*, Paris, Fayard.
- FABRE, D. (dir.) (1993), *Écritures ordinaires*, Paris, P.O.L.
- GRIGNON, C. et PASSERON J.-C. (1989), *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Seuil.
- HOGGART, R. (1970), *La culture du pauvre*, Paris, Éditions de Minuit.
- KEPEL, G. (2012), *Banlieue de la République: Société, politique et religion à Clichy-sous-Bois et Montfermeil*, Paris, Gallimard.
- LAÉ, J.-F. (2008), *Les nuits de la main courante. Écritures au travail*, Paris, Stock.
- LAHIRE, B. (1993), *La Raison des plus faibles. Rapports au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires*, Lille, PUL.

- LAHIRE, B. (dir.) (2011), *Ce qu'ils vivent, ce qu'ils écrivent. Mises en scène littéraires du social et expériences socialisatrices des écrivains*, Paris, Archives contemporaines.
- LAILA, L. (2014), *Entre amour et raison*, Saint-Denis, Édilivre (paru en 2 tomes).
- RANCIÈRE, J. (1987), *Le maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Paris, Fayard.
- STENGER, T. et COUTANT, A. (dir.) (2011), « Ces réseaux numériques dits sociaux », *Hermès*, n° 59.
- TESSARECH, B. (2015), *L'atelier d'écriture. Leçons à un futur écrivain*, Paris, Broché.
- VEYNE, P. (1971), *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil.